



**HAL**  
open science

## Pour une géographie du fluide et du flou

Jérôme Monnet

► **To cite this version:**

| Jérôme Monnet. Pour une géographie du fluide et du flou . Acta Geographica, 2001. halshs-01206340

**HAL Id: halshs-01206340**

**<https://shs.hal.science/halshs-01206340v1>**

Submitted on 28 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## POUR UNE GEOGRAPHIE DU FLUIDE ET DU FLOU<sup>1</sup>

par Jérôme MONNET

Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail

Membre de l'Institut universitaire de France

**Résumé :** Face aux questions soulevées par la diversité et la cohabitation des sociétés sur la planète, la géographie devrait ajouter à son arsenal théorique et méthodologique une approche spécifique du "fluide et du flou". Aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, la discipline a surtout privilégié l'observation ou l'élaboration d'objets géographiques stabilisés dans des limites nettes, tels que l'État-nation ou les unités administratives ou statistiques. Mais l'évolution des aires culturelles, des agglomérations urbaines, des dépendances économiques ou des mobilités et des territorialités, par exemple, invite à adopter une perspective différente pour rendre compte de ces objets socio-spatiaux, caractérisés par leur complexité et leurs dimensions toujours changeantes.

### **Abstract : Call for a geography of "the fluid and the fuzzy"**

*Faced with issues of diversity and cohabitation of human societies on the Earth, geography should add to its theoretical and methodological gear a specific perspective on "the fluid and the fuzzy". During the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Centuries, geography especially conceptualized and focused on objects stabilized within clear limits, like the Nation-state and administrative or statistical units. However, the changing structures of cultural regions, urban areas, economic dependance or mobility and spatiality, for example, lead to a different way of analyzing these social-territorial objects, characterized by their complexity and always-changing dimensions.*

\* \* \*

La question posée ici concerne l'approche géographique face à la diversité culturelle et économique et à la problématique de la cohabitation des sociétés sur la Terre, à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle. Nous pouvons partir de la forme que lui a donné Claude Lévi-Strauss : "comment vivre ensemble à la bonne distance ? ", pour en explorer la dimension géographique, ouverte par les notions "ensemble" et "distance". A cette question, les sociétés humaines ont apporté au long de l'histoire une multitude de réponses possibles, contenues entre les deux extrêmes où il est impossible d'être ensemble : à la distance zéro (puisque deux personnes ne peuvent occuper le même point dans l'espace en même temps) et à une distance infinie (puisque'il n'est plus alors question d'être ensemble). En dehors de ces deux cas, l'inventivité humaine a instauré une grande variété de distances, qui peuvent être mesurées selon une métrique (géo-, chrono-, écono-métries...) ou signifiées de façon métaphorique dans leurs dimensions culturelles ou psycho-sociologiques. Il a été tenté plusieurs fois par des anthropologues, des géographes ou des psychologues (cf. par exemple les "coquilles de l'homme" d'Abraham Moles) de conceptualiser ces distances de façon combinée en les échelonnant le long d'un axe qui irait :

- de l'individu à l'humanité en passant par différents groupes d'appartenance ;

---

<sup>1</sup> Texte élaboré à partir de ma participation à la Table ronde "Diversité culturelle et économique. Cohabitation des sociétés sur la Terre", Colloque *La géographie à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle au service de la paix et d'un développement durable, respectueux de l'environnement et des cultures*, Paris, UNESCO : Société de géographie / Comité national français de géographie, 26-27 juin 2000.

- de l'intimité à l'altérité en passant par différents degrés de familiarité ou d'étrangeté ;
- du lieu à l'écoumène en passant par différents échelons d'organisation du territoire.

C'est dans ce cadre que l'on peut situer de nombreux objets socio-spatiaux correspondant à des façons d'être ensemble à différentes distances, comme le ménage ou le foyer, la communauté, la région, la nation, la civilisation, etc. J'appelle ici " objet socio-spatial " toute forme matérielle isolable qui apparaît dans l'espace géographique comme résultat et/ou support d'une action humaine. La conversation n'est donc pas un objet socio-spatial, à l'inverse du salon qui à la fois en résulte et lui donne forme au 18<sup>ème</sup> siècle ; l'objet socio-spatial qui correspond à la promenade est le square, parc ou boulevard au 19<sup>ème</sup> ; la haute montagne devient un objet socio-spatial spécifique dès lors qu'elle est pratiquée puis aménagée pour les loisirs des citadins au 20<sup>ème</sup> siècle ; la question se pose en ce début du 21<sup>ème</sup> siècle de savoir jusqu'à quel point le réseau des réseaux, Internet, constitue la trace et le support matériel de nouvelles activités et sociabilités, dans un monde où la coïncidence entre la planète, l'écoumène humanisé et l'économie globale est presque complète.

Il est tentant, et intéressant, de rechercher partout les équivalences ou les correspondances entre des objets construits de façon indépendante par des sociétés différentes en des lieux éloignés sur la planète : on peut citer l'habitat rural, les structures agraires, les villes, les zones d'influence, les bassins d'approvisionnement, les systèmes d'échange, etc. Dans son histoire, la géographie a répondu à cette attente d'abord en réalisant des inventaires méthodiques, ensuite en produisant des typologies. Une autre perspective est ouverte par l'observation de la diffusion d'un objet socio-spatial, son expérimentation en un lieu, sa réplique en un autre, ses transformations et les effets en retour sur le lieu d'origine. La colonisation européenne de la planète entre le 16<sup>ème</sup> et le 19<sup>ème</sup> siècle a montré que l'application du " paradigme occidental moderne " (Augustin Berque) à la gestion du territoire est passé par la conceptualisation du continent américain comme un Nouveau Monde, " espace " libre et vierge, table rase correspondant à la feuille blanche où le cartographe, l'architecte ou l'ingénieur vont projeter leur dessein. Après ce laboratoire de la modernité occidentale, ce mode de rationalisation et d'administration a affecté en retour la formation de l'État-nation en Europe, avant que cet objet socio-spatial se diffuse à son tour dans le monde au cours du 20<sup>ème</sup> siècle. Les différentes phases de mondialisation des échanges, avec la monétarisation et l'esclavagisme, puis l'industrialisation, puis la globalisation de la communication (financière, publicitaire, etc.), avec leurs formes tangibles, pourraient également donner d'autres exemples d'objets socio-spatiaux.

Le point que je souhaite développer ici, c'est que l'effort même que les géographes peuvent faire pour identifier, décrire et analyser des objets socio-spatiaux, peut être périlleux et contre-productif s'il ne s'accompagne pas de certaines précautions. Certes, il existe un relatif consensus aujourd'hui pour poser au départ de toute réflexion sur la réalité que celle-ci est complexe et changeante. 1) Complexe, car d'une part irréductible à quelque principe moteur simple et d'autre part structurée par un système de causalités multiples et d'interdépendance entre les phénomènes : presque plus personne ne prétend détenir une explication causale ultime ou première, chacun essaye de construire *un* éclairage sur la réalité, *une* approche de la totalité. 2) Changeante, car il semble admis par tous qu'aucun phénomène n'est absolument ou éternellement stable, le défi étant davantage d'isoler et mesurer la " temporalité " propre à chaque phénomène (Bernard Lepetit). Mais l'affirmation ou l'acceptation de ces positions reste souvent un vœu pieux, non suivi d'une exploitation de leur potentiel heuristique, c'est-à-dire de leur capacité à nous faire découvrir quelque chose.

Or, la géographie (probablement ni plus ni moins que les autres disciplines) court le risque de " naturaliser " ses objets d'études. Le travail de conceptualisation ou de description d'un objet socio-spatial tend à réduire et à stabiliser celui-ci dans la notion qui en rend compte. La réduction est extrêmement utile, dans la mesure où elle extrait les éléments que l'on considère comme pertinents pour identifier des structures ou des causes ; en outre, seule cette réduction permet de construire des catégories qui rendent comparables entre eux les objets socio-spatiaux. C'est ainsi que l'État-nation peut être une catégorie utile pour analyser des objets aussi différents que Singapour, la France ou le Brésil. Mais la réduction produit aussi des effets pervers, lorsqu'on garde la même catégorie (comme dans les statistiques internationales) pour y juxtaposer une petite ville-état et un état-continent, une

vieille nation colonialiste et une jeune nation issue de la colonisation, des États-nations formés dans des contextes civilisationnels différents, ou bien dont les hétérogénéités socio-culturelles sont incommensurables. Bref, si l'État-nation est bien une des formes possibles du " vivre-ensemble ", l'hétérogénéité des objets socio-spatiaux qu'il catégorise et leurs différenciations internes interdisent d'une part de considérer que ce vivre-ensemble est fondé sur les mêmes types et échelles de distance et d'autre part qu'il correspond systématiquement à une " bonne " distance. Les conflits qui déchirent les États-nations peuvent être interprétés comme la manifestation de distances trop grandes entre les groupes sociaux ou culturels censés composer la Nation, ou bien entre les individus et l'État.

En règle générale, il est intéressant d'observer dans quelle mesure les conflits qui divisent les sociétés humaines et obèrent les possibilités de développement tiennent à une relative inadéquation des cadres territoriaux dominants et des groupes qui doivent ou veulent s'y insérer ou s'en extraire : guerres civiles ou " ethniques ", indépendantismes nationalistes, ségrégations légales ou sécessionismes sociaux (*cf.* les communautés fermées, quartiers privatisés etc.). Ces problèmes peuvent partiellement être expliqués par la différenciation des temporalités : les objets socio-spatiaux ont des inscriptions matérielles qui leur donnent généralement une inertie temporelle bien plus grande que les phénomènes sociaux qui en sont à l'origine ; les formes, les usages et les significations attribuées aux uns et aux autres ont des histoires distinctes sans être séparées. Sans prétendre que la discipline géographique puisse résoudre des conflits, elle peut contribuer à en expliquer les causes, voire aider à les désamorcer, donc être " au service de la paix et d'un développement durable, respectueux de l'environnement et des cultures ", en assumant et diffusant une image du monde plus complexe et plus changeante, en évitant d'enfermer ses propres analyses dans des cadres trop fixes, trop stables et donc trop réducteurs, en dénaturant et en historicisant la dimension géographique des faits de société.

C'est dans ce sens que je propose une " géographie du fluide et du flou ". Il s'agit d'adapter le regard de la discipline sur les réalités géographiques, en assumant les conséquences théoriques et méthodologiques de la reconnaissance de ces réalités comme essentiellement fluides et floues. Par " fluide ", je fais allusion au caractère intrinsèquement changeant de la réalité déjà évoqué, au fait que les objets géographiques sont soumis à de multiples temporalités qui font qu'ils conservent une certaine permanence dans le même temps qu'ils changent. La multiplicité des temporalités est elle-même facteur de changement et donc de différenciation entre les objets socio-spatiaux, d'une catégorie à l'autre comme en leur sein : dans le même temps que l'État-nation a changé en France (dans son extension, dans son rôle, dans sa structure, dans ses représentations sociales, etc.), il a changé différemment dans un autre pays. Cela nous oblige à redéfinir en permanence la pertinence des catégories, à ne pas les tenir pour valides une fois pour toutes, en tous lieux et en tous temps. La question se pose alors d'abandonner une notion si elle n'est plus utile pour conceptualiser un objet socio-spatial, ou au contraire d'assumer que celle-là peut changer autant que celui-ci.

La réflexion des géographes sur la ville, en interaction constante avec d'autres spécialistes des sciences sociales, donne un bon exemple de la façon dont nous traitons la question du changement des objets socio-spatiaux que nous étudions. L'une des tentations les plus fortes est de changer de notion lorsque nous voulons démontrer que le changement de l'objet est tellement important qu'il ne s'agit plus du même :

- pour signifier que la ville d'aujourd'hui se différencie tellement de la ville d'hier qu'elle n'est pas le même objet socio-spatial, il est proposé de substantiver " *l'urbain* " pour dire que l'objet en question n'est plus isolable mais s'étale de façon indistincte ;
- pour éviter les confusions, on distingue la ville comme *cit*é ou municipalité, espace de citoyenneté ou entité politico-administrative, de *l'agglomération*, objet physique correspondant à une entité économiquement fonctionnelle ;
- " *métropole* " a perdu son sens antique ou colonial pour désigner une catégorie de villes caractérisées par leur puissance économique ;
- sur ce dernier modèle ont été construits au 20<sup>ème</sup> siècle toute une série de néologismes voulant chacun désigner un nouveau type d'objet socio-spatial : *mégapolis/mégapole*, *gigapole*, *technopole*, *monstruopole*, *métapolis*, etc.

Cette liste pourrait être étendue, et l'exercice lui-même pourrait être reproduit pour d'autres objets. Or, il me semble que la multiplication des notions est une impasse, qui signifie notre capacité à reconnaître que les réalités changent et notre incapacité à assumer que les notions et concepts que nous utilisons peuvent changer en même temps. Il ne s'agit pas d'une position de principe contre les néologismes et les nouvelles acceptions de vieux termes ; au contraire, je suis convaincu que nous devons inventer des concepts et des notions à mesure que surgissent de nouveaux phénomènes, tout comme nous laissons tomber en désuétude les termes significatifs de réalités disparues. Mais je crois nécessaire de réfléchir à une façon de rendre compte à la fois des permanences et des changements, par exemple avec la métaphore de la fluidité, qui évoque à la fois la continuité du flux et la variabilité de son intensité, de sa fréquence, de sa composition ou de sa structure. Une voie sans issue est de s'enfermer dans la fixité et la stabilité des objets que nous étudions, d'une part, et des notions et catégories dans lesquelles nous les conceptualisons, d'autre part. L'autre impasse, comme nous l'avons vu, serait de changer de notion et de catégorie chaque fois que nos objets deviennent différents. Entre les deux, il reste à construire une position dans laquelle tant les objets que les concepts sont assumés comme fluides. Les villes d'aujourd'hui ne ressemblent plus beaucoup à celles d'hier, tout comme celles d'ailleurs ne ressemblent pas toujours à celles d'ici ; mais il en va de même pour les êtres humains, qui conservent leur identité individuelle (tout en changeant profondément entre les premiers stades de l'enfance jusqu'aux derniers moments de l'existence) et collective (l'humanité reste un tout, une expérience commune, malgré toutes ses différenciations internes).

Le même exercice de relativisation doit être fait pour tous les objets socio-spatiaux, et il faut en particulier éviter de les aligner les uns sur les autres si l'on veut conserver leur pertinence. Dans une géographie du fluide et du flou, il est vain par exemple de faire coïncider les limites des aires culturelles avec celles d'États-nations. Ainsi, l'étude de l'Amérique latine gagne à ne pas s'arrêter au Cap Horn ou à la frontière Mexique/États-Unis, et à s'étendre aux multiples relations anciennes et contemporaines que l'aire culturelle entretient avec les différentes aires d'où proviennent ou se projettent populations, modèles, influences, produits. La musique, la littérature, les migrations ou les capitaux dessinent une autre géographie, plus floue, car elle ne se fixe pas sur les limites nettes des territoires institutionnels. Ces limites, commodes pour le recueil des données, pour l'observation des politiques ou pour l'analyse systémique de différentes dimensions sociales, ont l'inconvénient de faire des objets socio-spatiaux des isolats, des cellules autonomes qui se juxtaposeraient dans l'espace. L'enjeu d'une géographie du fluide et du flou, c'est l'observation et l'analyse des phénomènes et des dynamiques qui ne se saisissent pas dans les cadres, plus nets et plus stables, des territoires de type institutionnel occidental, dans les aires définies par l'exercice d'une compétence (la propriété, la souveraineté, le monopole, etc.). Tous les types de mobilité humaine, du local au mondial, gagnent à être étudiés dans cette perspective, tout comme les territorialités qui ne sont pas ancrées dans la modernité occidentale et dont Joël Bonnemaïson, entre autres, a théorisé la diversité. Autre exemple, la gouvernance métropolitaine est une notion qui prend du sens dans une géographie du fluide et du flou, dans la mesure où elle permet d'observer, au-delà d'entités politico-administratives et d'institutions bien définies, un système d'acteurs plus large et plus complexe dont la cohérence, les objectifs et les compétences se recomposent sans cesse en interaction avec de multiples dynamiques d'organisation de l'espace et de production de territoires.

On voit que l'une des conséquences de ce que j'appelle ici une géographie du fluide et du flou, c'est de faire entrer dans l'analyse géographique des objets socio-spatiaux habituellement peu ou pas considérés par les géographes, parce qu'ils sont particulièrement fluides et flous, voire radicalement instables, peu matérialisés, avec une faible inertie comme forme spatiale : les espaces de la mobilité et les territoires réticulaires, déjà évoqués, ne formant qu'une partie de tous les objets socio-spatiaux définis par les pratiques et les usages ; on peut encore donner comme exemples d'objets sous-étudiés par les géographes les espaces publics et privés, la sphère individuelle, l'espace des interactions routinières ou celui des expériences cognitives. Dans la perspective d'une contribution de la géographie à la compréhension ou à l'organisation de la cohabitation des sociétés sur la terre, il apparaît que ces différents types d'objets socio-spatiaux sont dignes de notre intérêt. Cela n'est pas sans poser des problèmes méthodologiques, sur lesquels j'inviterai à réfléchir en guise de conclusion.

En effet, nos méthodes ont habituellement pour but et pour effet de définir, d'isoler, de fixer les phénomènes. Le défi d'une géographie du fluide et du flou, c'est de rester claire et nette tout en rendant compte de façon pertinente de ces dimensions de la réalité. La réponse à ce défi exige peut-être de nous de plus grandes acrobaties intellectuelles, d'une part en multipliant les précautions conceptuelles pour ne pas figer ou naturaliser les objets, d'autre part en se fondant systématiquement sur une pluralité de méthodes qualitatives et quantitatives, afin que chaque type d'information produit de manière différente soit mis en relation avec d'autres pour construire une image plus complète et plus complexe des phénomènes, mais nécessairement plus floue, car chaque éclairage, au lieu de préciser l'image globale, tend plutôt à en souligner une dimension spécifique et irréductible. Pour une géographie du fluide et du flou, il me semble donc approprié d'intégrer une variété de techniques dans ce que l'on pourrait appeler la méta-méthode du faisceau d'indices concordants, où la cohérence globale mais approximative des résultats importerait davantage que les certitudes partielles issues de chaque méthodologie. Bref, il s'agit donc, aussi, d'apprendre à vivre ensemble, à la bonne distance, pour les différentes méthodes et théories de la géographie.